

EN COUVERTURE

DE NEW YORK À TÉHÉRAN LE TOUR DU MONDE DU STREET ART

C'EST UN PHÉNOMÈNE MONDIAL, AUSSI BIEN PAR SES ORIGINES QUE PAR LE SUCCÈS QU'IL RENCONTRE. UN MOUVEMENT QUE LE MARCHÉ CHERCHE À RÉCUPÉRER MAIS QUI CONTINUE À LUI ÉCHAPPER, TANT IL SE RENOUVELLE. VOYAGE DE PARIS À SÃO PAULO EN PASSANT PAR GAZA ET TOKYO, À LA RENCONTRE D'ARTISTES À L'ÉNERGIE SANS LIMITE, PLUS QUE JAMAIS CONTESTATAIRES.

PAR HUGO VITRANI & FABRICE BOUSTEAU

OS GÊMEOS (NÉS EN 1974) · VANCOUVER · 2014

Les géants jaunes et cagoulés des frères jumeaux Os Gêmeos (Otávio & Gustavo Pandolfo) – artistes brésiliens aussi radicaux dans la rue que dans les institutions où ils exécutent des installations XXL – se sont hissés sur des silos de 23 m de haut, lors de la biennale de Vancouver.



1/ DE L'AMÉRIQUE LATINE AUX ÉTATS-UNIS, UN ART AUX ORIGINES COSMOPOLITES

C'est le courant muraliste mexicain, avec ses grandes fresques urbaines, qui pourrait être à l'origine du street art. Ces peintures émergèrent après la révolution de 1910, grâce aux artistes José Clemente Orozco, David Alfaro Siqueiros ou encore Diego Rivera, qui avaient pour ambition de se réapproprier l'histoire de leur pays en la rendant accessible à tous. Au même moment, en Russie, la propagande soviétique s'affichait en format monumental. Dès le début, le dessin sur les murs fut associé à des revendications politiques, à la transmission d'idées, à l'insurrection. Comme à Los Angeles au milieu des années 1940, quand des centaines de noms calligraphiés à la peinture noire surgirent dans les rues des barrios. Le «cholo graffiti» était né. Le style est chicano, le mobile politique : une réponse aux violents affrontements qui opposèrent militaires et pachucos, ces membres des gangs mexicains aux costumes excentriques. Lors des émeutes de juin 1943, alors que des marins multipliaient les descentes racistes, «la police n'est pas intervenue



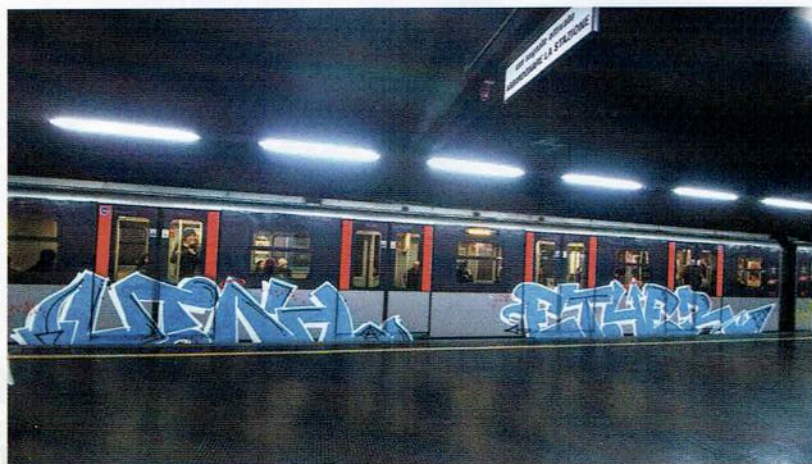
CHAZ BOJORQUEZ
(NÉ EN 1949)

Portrait de l'artiste qui a fait entrer au musée le cholo graffiti, art obscur des gangs chicanos.

CI-DESSOUS
ETHER & UTAH
MILAN • 2015

Ce couple d'artistes américains hors-la-loi exécute ses peintures sur tous les trains et métros du monde.

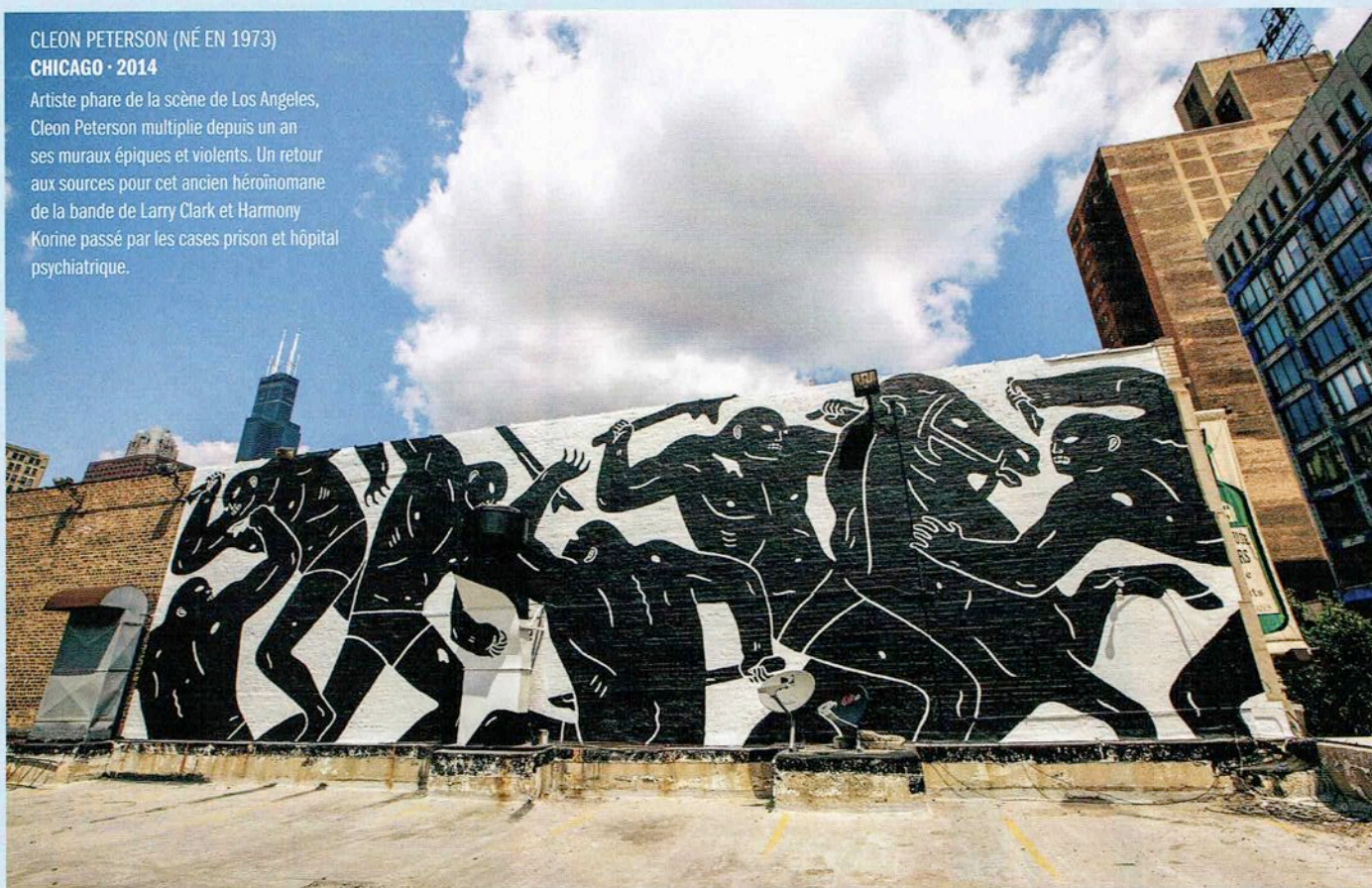
et n'a pas protégé les Chicanos. Ceux-ci ont alors commencé à taguer leurs noms par besoin d'identification. Une manière de dire : c'est notre territoire, si tu viens ici, tu vas avoir des problèmes», rappelle Chaz Bojorquez, artiste historique des rues de L.A. qui a emmené, des années 1950 à aujourd'hui, cet art libertaire jusque dans les musées. Parallèlement, en France, dès 1960, le mot «graffiti» apparaît dans le dictionnaire de l'art brut, alors que Brassai en photographie les plus beaux spécimens dans les rues de Paris. En 1966, l'artiste Ernest Pignon-Ernest peint au sol, d'après photo, l'ombre d'une personne brûlée par l'explosion d'Hiroshima sur le plateau d'Albion, dans le Vaucluse, au moment où l'arme atomique allait y être installée. Mais c'est surtout dans les années 1970, dans le métro de New York, que l'explosion du graffiti fut la plus spectaculaire. Les rames se couvrent alors de noms tels que Tracy 168 ou Taki 183 (signifiant «mon surnom est Taki, j'habite la 183^e rue»). Le but ? Acquérir une forme de célébrité - la *fame* - et créer une esthétique nouvelle. Dans les années 1980, toujours à New York, le mouvement se développe avec le boom du hip-hop. Et devient de plus en plus artistique. Musique, danse, peinture, mode : plus rien n'échappe à cette déferlante de créateurs indomptables, jeunes et fauchés. Certains d'entre eux, qui n'ont même pas la vingtaine, commencent à intéresser les galeries et se font appeler Rammellzee, Blade, Seen, Comet, Futura 2000... Jean-Michel Basquiat, Keith Haring ou Madonna traînent avec eux. Leurs noms, leurs flèches aux couleurs pop et leurs références aux comics recouvrent le métro et voyagent à travers toute la ville. Pour corollaire, la répression anti-graffiti se



CLEON PETERSON (NÉ EN 1973)

CHICAGO • 2014

Artiste phare de la scène de Los Angeles, Cleon Peterson multiplie depuis un an ses muraux épiques et violents. Un retour aux sources pour cet ancien hérioinomane de la bande de Larry Clark et Harmony Korine passé par les cases prison et hôpital psychiatrique.



De Delhi à Dubai, comment les villes cherchent à «parquer» le street art

De nombreuses capitales ont aujourd'hui leurs programmes de muraux dédiés aux arts urbains. L'Américain Cleon Peterson, peintre de la violence urbaine, regrette ainsi l'aspect décoratif et lisse de la plupart des murs actuels. De Brooklyn à Paris en passant par Rome ou Hong Kong, des compositions hypercolorées et mainstream s'élèvent jusqu'au ciel. Le récent programme St+Art Delhi est même à l'origine d'un portrait de Gandhi de 50 m de haut peint l'an dernier sur la façade... du QG de la police ! Le vandalisme a tendance à se perdre au profit d'une esthétique pop souvent has been.

Désormais prisés par les médias et les touristes, les arts urbains contribuent à rajeunir l'image des villes – à moindres frais, la plupart des artistes étant peu ou pas payés. Le quartier pauvre de Wynwood, à Miami, est ainsi devenu un musée à ciel ouvert. Chaque année, Jeffrey Deitch, ancien galeriste de New York qui a soutenu les street artists jusqu'au MoCA de Los Angeles, y fait peindre des muraux monumentaux pendant la foire d'art contemporain Art Basel Miami Beach. Les arts urbains seraient-ils devenus un outil de divertissement de riches collectionneurs et de

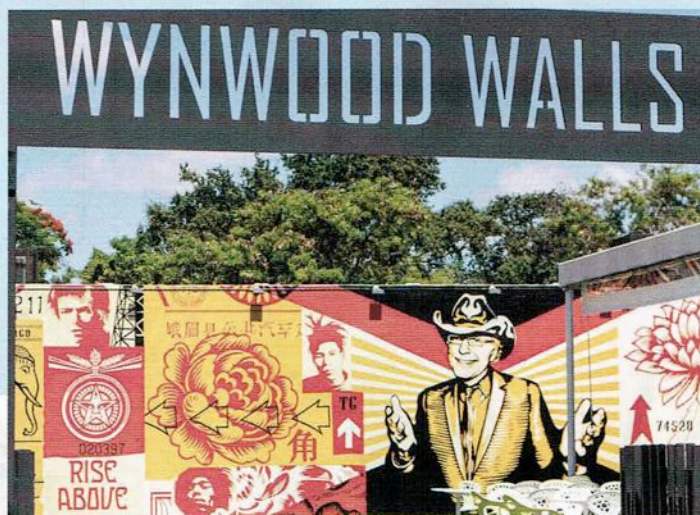
gentrification des quartiers pauvres ? La question est posée par Erick Lyle, activiste, musicien et journaliste fondateur du fanzine *Scam*, dans son livre *Quand l'art investit la ville* (éd. CMDE) : «Wynwood, c'est la fusion totale des ambitions du monde de l'art et de celles du développement immobilier», analyse-t-il, pointant l'alliance de Deitch avec un promoteur immobilier et la présence de gardes armés devant certaines fresques... En 2014, 170 artistes internationaux étaient invités à Dubai – ville propre mais désormais fan des graffitis des artistes eL Seed et Eine – pour peindre un mur de 2245,50 mètres (un record homologué par le *Guinness Book*) et «transformer l'Émirat de Dubai en musée». Succès populaire et financier oblige, on ne compte plus désormais les pâles copies de Banksy, et une génération nouvelle envisage la rue uniquement comme un tremplin vers le marché de l'art. Et Invader de conclure, avec une pointe d'amertume : «J'ai aujourd'hui un rapport d'amour / haine avec le street art, car c'est effectivement devenu un grand fourre-tout. Beaucoup ne sont plus intéressés que par son potentiel spéculatif.» De l'alternatif à l'officiel : la rue mène parfois dans des impasses. H.V.

SHEPARD FAIREY

(NÉ EN 1970)

MIAMI • 2012

Peint par Shepard Fairey, alias Obey, ce mural rend hommage à l'entrepreneur riche Tony Goldman, ancien associé du galeriste Jeffrey Deitch pour le projet Wynwood Walls, décédé en septembre 2012.



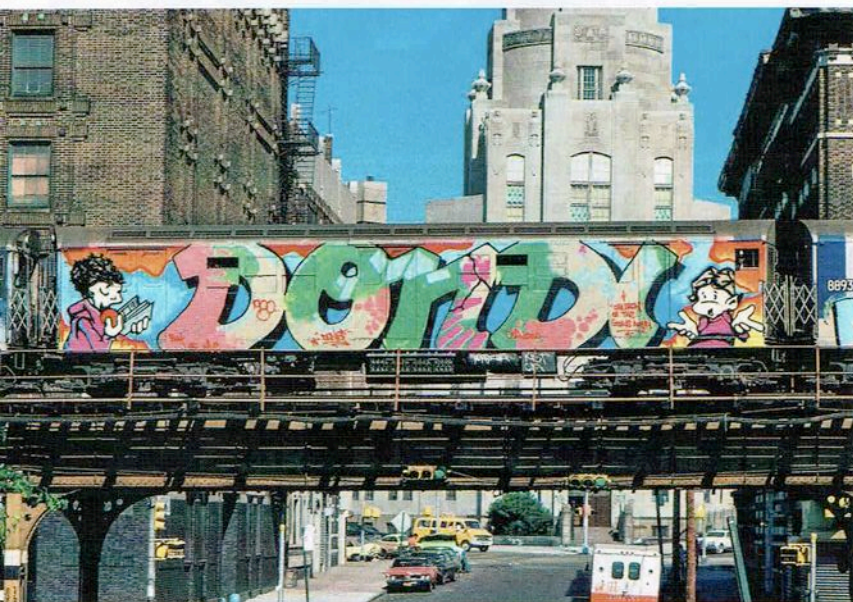
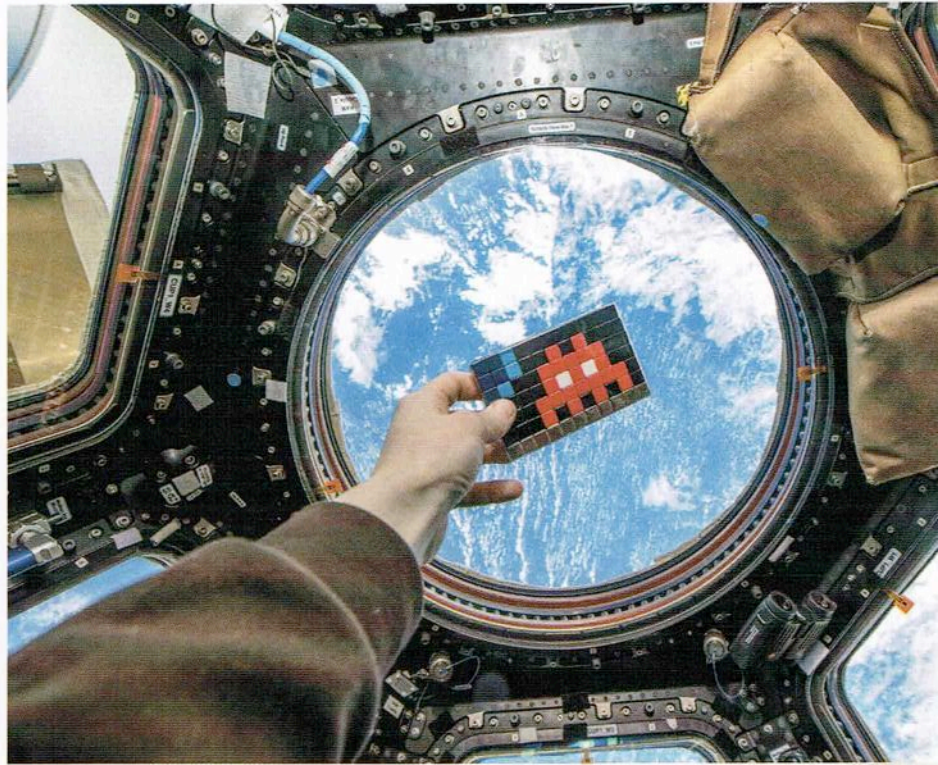


SHEPARD FAIREY (NÉ EN 1970)
St. Marguerita Square
2009

Shepard Fairey, auteur de l'affiche «Hope» de Barack Obama, est passé de la rue à la Maison Blanche. Ses collages remixent l'esthétique soviétique avec celle de la publicité et des cultures punk.

met en place tandis que le mouvement s'exporte à l'étranger... et dans les musées.

L'Europe entre dans le jeu. Les groupes de punk couvrent pochettes et flyers de pochoirs ou de peinture à la bombe. Notamment à Paris, avec la chanteuse et peintre Nina Childress – qui fera partie du célèbre collectif d'artistes les Frères Ripoulin, en compagnie de Claude Closky – et un certain Piro Kao, devenu depuis l'une des stars de l'art contemporain sous le nom de Pierre Huyghe. Jeunes prodiges du graffiti, les Français Bando, Lokiss ou le collectif BBC renouvellent le travail des lettres, qu'ils déconstruisent dans le mythique terrain vague de La Chapelle, sur les quais de Solféрино et sur les palissades du Louvre, alors en chantier. Ils se lient avec le Londonien Mode 2, qui révolutionne la figuration dans le graffiti, et avec le Néerlandais Delta, connu pour ses lettrages en perspective. Mais l'Europe et les États-Unis ne tardent pas à se faire concurrencer par l'Amérique latine, où la pixação, mouvement urbain de São Paulo, produit par exemple des merveilles, et par l'Asie, habituée aux pratiques de la calligraphie, du tatouage, des estampes ou des fresques monumentales, notamment à Bollywood. Autant de nouvelles scènes qui confirment que le graffiti et ses dérivés ont radicalement modifié le paysage du monde. Inscrivant à l'encre indélébile la rue dans l'histoire de l'art.



© Martha Cooper / Courtesy Taxie Gallery

CI-DESSUS MARTHA COOPER (PHOTOGRAPHE)

**Dondi Child of Grove II - Whole Car
NEW YORK • 1980**

Photographe historique de la naissance du hip-hop et du graffiti à New York dans les années 1980, Martha Cooper a immortalisé de nombreuses œuvres et actions de Dondi. Cet artiste légendaire traînait notamment avec Basquiat, qui signait à l'époque ses graffitis du pseudo «Samo» («Same Old Shit»).

EN HAUT
**SPACE INVADER
(NÉ EN 1969)
ESPACE • 2015**

Du street art au «space art» : après avoir collé ses mosaïques pixellisées dans les rues du monde entier, Space Invader a propulsé son œuvre dans l'espace en juillet dernier, dans le module spatial Columbus.

2 / ANNÉES 1990 : LE PHÉNOMÈNE ENVAHIT LA PLANÈTE

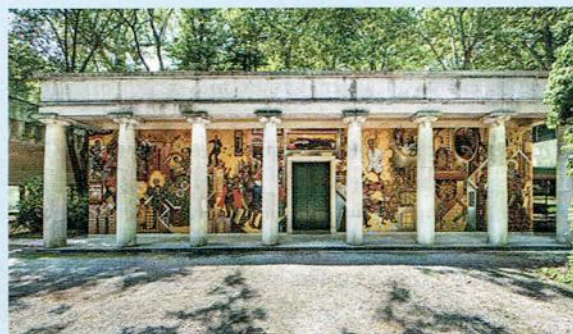
Paris, années 1990 : une époque marquée par les logotypes de Stak et Honet, les Shadoks d'André, les nuages et les éclairs de Zevs, les mosaïques de Space Invader. Le règne du lettrage est mis à mal. Invader se souvient : «J'ai vu naître le street art, c'était excitant. J'ai beaucoup voyagé pour que mon invasion soit planétaire. Dans chaque nouvelle grande ville, je découvrais des figures locales qui, comme moi, avaient cette obsession de travailler dans la rue illégalement pour y développer un langage visuel. C'était déjà un mouvement international sans que personne se soit concerté. J'ai ainsi découvert Shepard Fairey et sa campagne d'autocollants Obey à Los Angeles, Kami et ses peintures minimales à Tokyo, les affiches de Bäst à New York ou, plus tard, les pochoirs de Banksy à Londres. Quelque chose de nouveau émergeait.» Un art hors-la-loi, hors musée et hors marché, qui voulait en découdre avec le monde, le secouer, l'interpeller, le critiquer, l'abîmer ou l'embellir. Les codes et les lettres du graffiti sont alors mis de côté : «Ce n'était plus du graffiti, ce n'était pas non plus considéré comme de l'art contemporain, c'était la gestation de ce que l'on a ensuite appelé le street art. Aujourd'hui, il existe encore des réfractaires à ce mouvement, mais nous sommes face à quelque chose d'énorme, qui va marquer notre temps.»

3/ UN ART DE PLUS EN PLUS CONTESTATAIRE ET POLITIQUE



CI-CONTRE, À GAUCHE
RADYA (NÉ EN 1989)
IEKATERINBOURG
RUSSIE • 2011

Dans sa série *Eternal Fire*, Radya incendie à coups de cocktails Molotov des portraits monochromes de soldats soviétiques, qui se révèlent ensuite dans les cendres du médium carbonisé. Un hommage aux héros et grands brûlés anonymes de la Seconde Guerre mondiale.



Stelios Faitakis, sulfureuses icônes grecques

Avant d'être adopté par l'art contemporain et de passer désormais son temps en atelier, Faitakis signait ses graffitis dans la rue sous le nom de «Bizare». Aujourd'hui, ses fresques d'émeutes sur fond d'or font rimer les opposés : des références au muralisme mexicain, au graffiti, à Dürer comme aux icônes byzantines. Il a gardé de l'art urbain le goût de la peinture à grande échelle (et la gestuelle qui va avec), l'utilisation de pochoirs pour ses fonds et la présence de quelques fragments de graffitis bien planqués dans ses décors (souvent des espaces publics). «J'aime ajouter des références à mon passé, comme un moyen pour créer une atmosphère, mais aussi pour crypter certains mots, certains messages et rendre leur lecture obscure.» La scène actuelle grecque ? Une superposition de tags, de graffitis, de pochoirs antifascistes, de slogans politiques, de murs engagés. «Depuis la crise, Athènes est recouverte de peintures dont le style est résolument plus sauvage», semble se réjouir Stelios Faitakis. H.V.

CI-CONTRE, À DROITE
STELIOS FAITAKIS
(NÉ EN 1976)
Imposition Symphony
BIENNALE DE VENISE
2011

Que ce soit dans les rues d'Athènes ou sur la façade du Pavillon danois lors de la 54^e biennale de Venise, l'artiste grec aime à plonger ses icônes dans des scènes de violence urbaine et de lutte politique sans merci.

En 1921, Diego Rivera - qui travaillait armé d'un flingue à la ceinture - affirmait qu'un «peintre qui ne ressent pas d'affinités avec les aspirations du peuple ne peut pas produire une œuvre durablement valable». Si peindre dans la rue est déjà en soi un acte militant, certains politisent également le contenu de leurs travaux. Ainsi des murs italiens du grand Blu, qui dénoncent la férocité du capitalisme et les inégalités qu'il engendre. L'engagement est aussi au cœur des pochoirs de l'Allemand Evol, représentant des barres d'immeubles à la manière d'«anti-monuments pour les invisibles», sans oublier les calligraphies et pochoirs des Iraniens Arone, Icy & Sot... La liste est longue. L'œuvre de l'Américaine Swoon est directement en prise avec les pires secousses de l'actualité. Connue notamment pour ses collages en hommage aux milliers de femmes tuées ou disparues à Ciudad Juárez au Mexique, Swoon s'est rendue en Haïti après le tremblement de terre pour y construire des maisons antisismiques. Elle explique : «Tout ce qui peut provoquer un dialogue entre les cultures et les activités peut changer le monde. Avec mes projets, j'essaie de créer des alternatives et du lien entre les personnes.»





En Europe, dans les démocraties bien établies, le graffiti, et plus largement l'occupation de l'espace public sans autorisation, est de plus en plus réprimé, et les peines de prison fréquentes. Certains artistes révolutionnent la pratique du graffiti en le faisant voyager à travers les frontières. Nom de code : «Interrail», en référence au billet de train (facilement falsifiable) qui permet de circuler à travers le Vieux Continent, et dont le précurseur dans les années 1990 fut le Français Honet. Aujourd'hui, cette scène alternative est toujours très active, mais les artistes sont passés en mode commando face aux alarmes, filatures, mises sur écoute, etc. Cokney, peintre français actuellement mis en examen et exposé au Palais de Tokyo, commente : «En étant en action, on devient insaisissable. Ce mouvement inquiète les autorités puisqu'il permet de s'affranchir de tout contrôle social.» En témoigne également la vie inédite des Américains Ether & Utah, surnommés les «Bonnie & Clyde du graffiti», qui multiplient les arrestations, les séjours en prison, les reconduites à la frontière et autres embrouilles de toutes sortes. Libertaire, internationaliste et intrusif, ce courant artistique est si actif aujourd'hui que certains avocats redoutent l'hypothèse du recours au mandat d'arrêt international.

«L'artiste ne peut se passer d'une réflexion politique, sinon ce n'est pas un artiste, mais un designer», ne cessent de répéter Oleg Vorotnikov & Natalia Sokol à l'origine de Voïna, collectif russe en guerre contre le pouvoir, la corruption et le marché de l'art. À cause de ses performances radicales dans l'espace public, ce couple insolent et courageux est



CI-DESSUS

SWOON (NÉE EN 1978)

GARE MASSÉNA • NUIT BLANCHE • PARIS • 2014

Les collages en dentelle de l'Américaine Swoon sont des portraits d'anonymes rencontrés au cours de ses mille et un projets collectifs et/ou humanitaires. Swoon est la première artiste issue des arts urbains à avoir été honorée, en 2014, un solo show au Brooklyn Museum.

À DROITE, PAGE CI-CONTRE

BLU

BERLIN • 2012

Ce vieux mural iconique de Berlin a disparu dans la nuit du 11 décembre 2014 : son auteur - Blu, artiste italien qui refuse toute récupération de sa peinture - a fait détruire son œuvre, tandis qu'un projet immobilier était en construction dans ce terrain vague, longtemps abandonné et squatté, au bord de la Spree.

À GAUCHE, PAGE CI-CONTRE

TECK (NÉ EN 1988)

SUÈDE • 2013

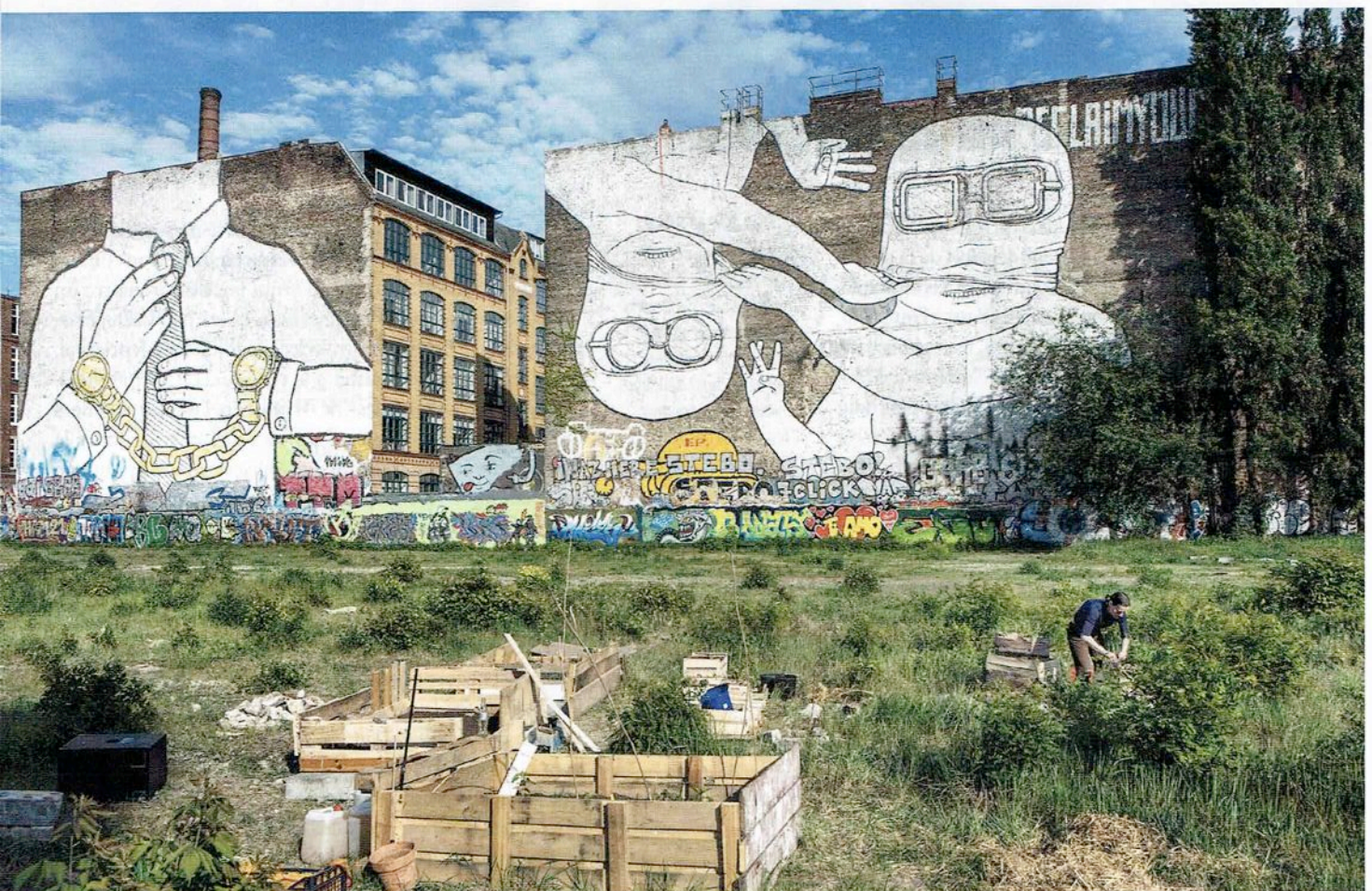
Pilier de la jeune scène ukrainienne, Teck peint jusqu'en Suède des icônes mortuaires à la mémoire des révolutionnaires de Maïdan qui ont perdu la vie.

CI-CONTRE, À DROITE

EL ZEFT + NAZEER & LAYLA

LE CAIRE • 2012

Malgré une palette de couleurs des plus vives, les peintures de Zeft (artiste qui convoque souvent Néfertiti) sont sombres et ciblent les inégalités sociales, la violence et la corruption de l'État égyptien... à l'image de ce smiley peint lors d'un violent affrontement entre policiers et manifestants. Pendant les révolutions de 2012, l'artiste est beaucoup intervenu sur les barricades en blocs de béton installées par les forces de l'ordre.





aujourd'hui sous le coup d'un mandat d'arrêt international. D'autres membres du groupe avaient déjà fait de la prison après *Révolution de Palais*, une intervention qui consistait à retourner des voitures de police, avec les agents à l'intérieur, pour mieux renverser le pouvoir. En 2008, ils organisaient une partouze dans un musée pour «fêter» l'élection de Medvedev (*J'encule Medvedjonok*). Ils mettront la barre plus haut en traçant en soixante secondes chrono, et malgré les coups des policiers, un pénis en érection de 65 mètres de haut sur 25 de large sur un pont basculant se dressant face au siège du FSB (ex-KGB). Radicale, la scène russe envisage l'art comme une arme offensive, à l'image de ces cocktails Molotov lancés par Radya pour rappeler les désastres de la guerre, ou des peintures de Pavel 183, dont la flamme brille toujours, malgré son décès en 2013. À la frontière, en Ukraine, une scène émerge depuis les révoltes de Maïdan en février 2014. Teck, 26 ans, bouleverse la peinture des icônes orthodoxes avec ses hommages aux combattants morts [ill. p. 55]. Un activisme graphique que l'on retrouve également au cœur des révolutions arabes. Dans ces pays où la liberté d'expression était muselée, «les rues sont devenues le support visuel d'une révolution en marche», témoigne William Parry dans le livre de référence *le Graffiti*

BANKSY · GAZA · 2015

Ceci n'est pas un chat mais une photographie des ruines de Gaza peintes par Banksy, illustre artiste qui protège son anonymat depuis ses premiers pochoirs satiriques dans les rues de Londres et Bristol dans les années 1990. Aujourd'hui, il fait l'objet de toutes les spéculations du marché de l'art, qu'il n'hésite pas à critiquer... et orchestrer.

arabe (éd. Eyrolles). On ne compte plus le nombre d'arrestations de ces artistes – parfois tués en pleine action comme le Syrien Nour Hatem Zahra – qui faisaient renaître un street art ultrapolitisé. En mars dernier, le livre *Walls of Freedom*, qui analysait les graffitis de la révolution égyptienne, a été saisi pour «incitation à la révolte». Le même mois, Banksy revenait en Palestine. Il avait été l'un des premiers artistes à être intervenu sur le mur de séparation entre la Cisjordanie et Israël, afin de sensibiliser l'opinion publique internationale. Dix ans plus tard, la situation n'a pas changé, mis à part que le mur a été repeint par de nombreux artistes locaux ou étrangers. Cette fois, Banksy a trouvé le moyen de peindre dans les ruines inaccessibles de Gaza : «Gaza est souvent présentée comme «la plus grande prison à l'air libre», car personne n'est autorisé à y entrer ou à en sortir. Mais c'est encore plus injuste que la prison, car ils n'ont pas l'électricité, et l'accès à l'eau potable est coupé presque chaque jour. Un habitant est venu me voir en me demandant la signification de ce que je peignais, je lui ai expliqué que je voulais montrer la destruction de Gaza en postant des photos sur mon site, mais que sur Internet les gens ne regardent que des photos de chatons.» À peine mises en ligne, ses images ont fait le tour du monde.



ICY (NÉ EN 1985) & SOT
(NÉ EN 1991) **STAVANGER**
NORVÈGE • 2014

Installés désormais à Brooklyn où ils créent librement, ces deux exilés iraniens rendent hommage aux victimes de l'oppression partout où ils passent, comme ici en Norvège.

Iran : la calligraphie perse se dévoile

Pionnier du graffiti à Téhéran, A1one (prononcer Alone) n'est pas resté seul bien longtemps : depuis ses premières fresques dans l'espace public en 2003, grâce auxquelles la calligraphie perse fit son entrée dans le street art, d'autres artistes locaux ont pris les bombes. Citons

Black Hand, l'Elf Crew, MAD ou Icy & Sot, aujourd'hui exilés à New York, dont les peintures inspirées des pochoirs de l'école de Londres (Nick Walker, Banksy...) mettent en scène, souvent avec humour, les désirs de liberté au pays des mollahs.

Originaires de Tabriz, Icy & Sot ont commencé à peindre vers 2005, notamment après avoir découvert les arts urbains dans des jeux vidéo de skateboard occidentaux. Leur activité préférée ? Démontrer par l'image l'absurdité des interdits religieux. **H.V.**

Japon : l'underground sexy

Les rues de Tokyo sont en effervescence. Rien d'étonnant lorsqu'on se souvient que ce pays a exposé dès 1983 des peintures internationales comme Keith Haring, Futura, Kaws, JR... Autant d'artistes ayant influencé la scène locale, sans chercher à reproduire les canons américains. Certains sont même revenus de l'Archipel en japonisant leurs peintures. Le designer Nigo a rapidement imposé son pays dans le paysage mondial des cultures urbaines avec sa marque Bathing Ape et ses collaborations prestigieuses avec Pharrell Williams ou Jay-Z. Sur les murs, on fait face aux énormes lettres de Wanto et Sect, aux tags omniprésents d'Ekys, aux personnages nippons d'Essu, aux estampes bombées au pochoir d'Aiko, aux calligraphies d'Usugrow, aux muraux de Twone, Kami & Sasu, ou encore aux peintures de QP qui fragmentent des architectures abandonnées. En 2005, l'exposition «X-Color / Graffiti», à l'Art Tower Mito, dressait un état des lieux de cette scène très liée à l'héritage du graffiti, tandis que d'autres, comme Roamcouch, s'inspirent (trop !) des pochoirs à la Banksy. La galerie



AIKO - HOUSTON BOWERY WALL - NEW YORK - 2013

On ne compte plus les artistes internationaux qui ont peint sur ce mural de Bowery Houston à New York, spot historique depuis que Keith Haring y a peint une fresque à la fin des années 1970. Ici, la Japonaise Aiko, qui remixe les estampes au pochoir.

The Last présente des expositions remarquées hors des frontières, qui ne se contentent pas de transposer de manière simplement mercantile une pratique de rue sur toile. Takashi Murakami, géant du marché de l'art, s'est longtemps intéressé aux arts urbains : on l'a vu traîner avec JR ou travailler ses

tableaux à la bombe ou à l'extincteur trafiqué, arme ultime des vandales. Il vient de révéler son projet Geisai Infinity, une série d'expositions présentant des jeunes artistes issus du graffiti dans sa galerie Kaikai Kiki. Qui côtoient le duo français Zoer & Velvet CSX, passé du Palais de Tokyo à Tokyo ! **H.V.**



VHILS (NÉ EN 1987)
LASCO PROJECT • PALAIS DE
TOKYO • PARIS • 2014

En action, l'artiste portugais a sorti le marteau-piqueur pour sculpter un visage anonyme dans un mur en béton du Palais de Tokyo lors du Lasco Project, en juin 2014. Créer à partir de la destruction : le principe même du vandalisme, qu'il pratiquait plus jeune sur les trains. Une œuvre qui s'inscrit dans son projet *Scratching the Surface*, mené depuis plusieurs années, du Portugal à la Chine en passant par les favelas du Brésil.

4/ QUAND LE STREET ART S'EMPRE D'INTERNET

De Barcelone à Moscou en passant par São Paulo, Lisbonne, Vienne, Tokyo, Athènes, Melbourne, Shanghai, Belgrade et Douala, la planète est devenue un immense terrain vague, investi nuit et jour par des créateurs qui mettent l'art au pied du mur. Révolution numérique oblige, la rue est elle aussi passée à l'ère du 2.0 : certains artistes chamboulent leurs pratiques en intégrant le numérique dans leurs œuvres (comme les Américains Katsu, Futura ou le Français JR), tandis que d'autres utilisent ces nouveaux médias comme de puissants outils de communication. Les années 2000 riment avec le passage d'une culture du secret et des fanzines *do it yourself* à l'hyperconnexion des réseaux sociaux. Murs Facebook, Instagram, blogs spécialisés, interface du Google Art Project qui modélise en 3D des muraux... En quelques clics, on peut zapper d'un graffiti de Horfée dans une rue de Paris aux visages anonymes sculptés par Vhils au Portugal, des réalisations du collectif chinois Parent's Parents aux peintures psychédéliques de Dex Fernandez aux Philippines, des Polonais Stachu Szumski et M-City jusqu'aux derniers muraux de



M-CITY (NÉ EN 1978)
ŁÓDŹ • POLOGNE • 2013

La Pologne s'est imposée à l'international, notamment avec les pochoirs de M-City aux mécaniques imbriquées et aux cheminées crachant de la fumée colorée qui déconstruisent la révolution industrielle.

Delhi, enfin bombé ! Une accélération d'informations qui participe autant à l'internationalisation du mouvement qu'à une homogénéisation des styles entre les pays. Craig «KR» Costello, le roi de la coulure aux États-Unis, confirme : «Internet a tout bouleversé. Avant, les genres étaient clairement déterminés par les histoires et les contextes locaux. On reconnaissait directement la facture des peintres en fonction de leur pays d'origine. Aujourd'hui, les styles du monde entier se ressemblent parfois trop.» H.V.

Brésil: un art subversif et vandale

L'histoire de l'art d'Amérique latine est liée à celles des dictatures militaires. Du Chili à l'Argentine en passant par le Brésil, on compte plus d'une centaine d'artistes urbains à la réputation internationale. Au Brésil, les pionniers des années 1970 s'appellent John Howard et Alex Vallauri. Ils ont ouvert la voie empruntée ensuite par le Grupo Tupynãodá, Os Gêmeos, le 163 Gangs, Zezão, Onesto, Herbert Baglione, Jana Joana et d'autres artistes influencés par le graffiti et le hip-hop, que l'on voyait dans le film *Beat Street* (1984) et le documentaire *Style Wars* (1983). Dans la tentaculaire et très pauvre São Paulo, les graffeurs utilisent de la peinture en pot pour les remplissages qu'ils détournent ensuite à la bombe, plus chère et difficile à voler. En quelques années, la scène pauliste s'est émancipée des codes américains en les remixant avec ses cultures, ses folklores, ses architectures, ses couleurs et ses héritages propres. Elle s'est surtout imposée par sa pratique radicalement vandale de la pixação, ces écritures noires, étirées et pointues qui lacèrent les bâtiments.



NUNCA (NÉ EN 1983) • TORONTO • 2010

Ancien pixador et complice des Gêmeos, Nunca s'est imposé avec ses graffitis illégaux. Il continue de peindre, dans la rue ou sur ses murs plus officiels, aux lignes croisées et parfois folkloriques.

Des écritures toujours peintes à l'envers, depuis les toits des immeubles ou en escaladant les façades, à l'arrache, quitte à mourir en tombant. Parmi ces peintres de haute voltige, Cripa Djan s'est rendu célèbre avec des films montrant ses descentes avec une cinquantaine de complices bien décidés à saccager certains symboles de l'institutionnalisation ou du marché de l'art. Cette culture de la pixação a inspiré de nombreux artistes urbains renommés, comme le peintre Nunca, qui a commencé à recouvrir les murs de sa ville à 12 ans, ou les Gêmeos, qui ne cessent de les intégrer dans leurs peintures.

Nés en 1974 à Cambuci, quartier chaud de São Paulo, les jumeaux font partie des rares artistes issus du graffiti aussi actifs dans l'espace public que dans les institutions. Leurs peintures mettent en couleur «Titrez» (troisième vie), un univers parallèle, rêvé, pour s'échapper du monde réel... et en cibler les failles, les tensions. Invités l'été dernier à peindre l'avion de l'équipe de foot du Brésil pour la Coupe du monde, il continue malgré tout de critiquer le gouvernement et de peindre illégalement dans la rue avec Finok et son collectif Vlok, portant haut les couleurs arc-en-ciel ou sombres de son pays. H.V.

DE LA RUE AUX GALERIES

La styliste agnès b. est une collectionneuse de street art de la première heure. Dans sa GALERIE DU JOUR, proche du Centre Pompidou, elle expose les plus grands comme les inconnus, quand elle ne collabore pas avec certains pour ses lignes de vêtements, tel Lek en juin prochain. Dans ses deux espaces de Paris et Shanghai, MAGDA DANYSZ, autre galerie pionnière mais plus tardive, réalise des solo shows des stars du moment, comme Vhils et Futura. Parmi les galeries françaises spécialisées en street art, on retiendra: FRANK LE FEUVRE, situé dans le quartier chic du Faubourg Saint-Honoré, qui représente notamment l'historique JonOne et Aléxone Dizac, et WALLWORKS, dans la rue Martel du X^e branché, dirigé par le producteur de cinéma Claude Kunetz qui est aussi le curateur de Villette Street Festival. Dans le même quartier, PARI(S) URBAIN réalise des projets expérimentaux. ITINERRANCE, dans le XIII^e arrondissement, s'apprête à ouvrir un nouvel espace de 300 m² vers les Maréchaux et multiplie les expositions hors les murs, jusqu'à Djerba. MATHGOTH est installé dans le même quartier. Citons également OPENSACE dans le XI^e, qui édite *Graffiti Art Magazine*, CÉLAL (I^{er}), MORETTI (IV^e) ou encore BRUGIER-RIGAIL (III^e). Autres galeries spécialisées, mais en dehors de Paris: 912 ARTY, à Puyvert (Vaucluse), propose notamment les «Calligraphitis» de Vincent Abadie Hafez et la galerie DAVID PLUSKWA, à Marseille, vient d'éditer la monographie de JonOne, artiste que l'on retrouve chez NEW SQUARE GALLERY à Lille ou chez SLIKA à Lyon. Enfin, on notera que certaines galeries non spécialisées – et non des moindres – s'ouvrent au street art, comme EMMANUEL PERROTIN avec les poids lourds JR et Kaws, OPERA GALLERY avec l'Américain Seen, LA GALERIE LJ qui fait un bon job avec Swoon et Stephan Doitschinoff mais aussi PATRICIA DORFMANN qui expose les sculptures cagoulées de Mark Jenkins et œuvres divines de Zevs. Mention particulière à la jeune galerie prometteuse de JÉRÔME PAUCHANT, ayant inauguré son espace avec Sambre, qui mixe street art et installation. F.B.

LES ÉVÉNEMENTS À NE PAS MANQUER

En dépit du très mauvais titre de l'exposition, la collection d'Alain-Dominique Gallizia présente des inédits de nombreux graffeurs historiques. À ne pas manquer.

«Le Pressionisme – Les chefs-d'œuvre du graffiti sur toile de Basquiat à Bando (1970-1990)» jusqu'au 13 septembre
Pinacothèque de Paris • 28, place de la Madeleine • 75008 Paris • 01 42 68 02 01
www.pinacothèque.com

Le Palais de Tokyo est envahi par plus d'une centaine d'artistes urbains internationaux, de Cleon Peterson à Futura 2000 en passant par Lek & Sowat, O'Clock, Evol, Vhils, Horfée...

Lasco Project au Palais de Tokyo
Depuis décembre 2012

85 toiles seront exposées à la Villette, avant d'être mises aux enchères par Artcurial au profit d'Emmaüs.

Villette Street Festival du 4 au 17 mai
75019 Paris • lavillette.com

Autre festival, celui des Cultures urbaines et sa programmation éclectique, dont la 7^e édition se tiendra à Paris du 16 au 23 mai.
festivaldesculturesurbaines.fr

Le projet Street Art de Google: l'exposition en ligne la plus démente.
streetart.withgoogle.com

VENTES PUBLIQUES

- » Le 30 mai à Marseille (Leclerc).
- » Le 1^{er} juin à Paris, vente Digard Auction à l'hôtel Drouot, avec un Banksy historique et certifié.
- » Le 13 juin à Paris (maison de ventes Rossini).

À LIRE

- » *Graffiti général* par Karim Boukercha éd. Carré • 224 p. • 49 €
- » *Atlas du street art et du graffiti* par Rafael Schacter • éd. Flammarion • 400 p. • 39,90 €
- » *Walls of Freedom – Street Art of the Egyptian Revolution* par Basma Hamdy & Don Stone • éd. From Here To Fame • 268 p. • 35 €
- » *Train Stories* par Taylor • éd. Alias Press • 208 p. • 14,90 €
- » *Art urbain* par Mélanie Gentil éd. Palettes • 80 p. • 28,50 €